

Neuvaine du Saint Cordon Valenciennes

(8-17/09/2023)

*« Avec la Vierge Marie et
sainte Thérèse de l'Enfant
Jésus, à l'écoute de
l'Évangile. »*

Fr. Didier Joseph Caullery (O.C. D)

Couvent des Carmes
42 rue du Docteur Lesigne 14100 LISIEUX
didier.joseph.caullery@orange.fr

Saint Cordon. Lundi.

Annonciation

Lc 1,26-28

Nous voici réunis pour commencer ensemble cette expérience de nous mettre à l'écoute de Dieu, et prenant la main de la Vierge Marie, invoquée en ce lieu sous le vocable de Notre Dame du Saint Cordon, nous laisser guider par elle vers son Fils bien-aimé, Jésus. On pourrait facilement objecter : mais qu'allons-nous découvrir de nouveau depuis toutes ces années où nous nous efforçons de nous mettre à l'écoute de l'Évangile ? C'est peut-être **cette grâce des commencements qu'il nous faut demander ce soir**. Car nous sommes appelés à ouvrir chaque jour un espace où Dieu vient imprimer en nous son amour, sa fidélité, sa présence et sa miséricorde. Je ne vous ferai pas l'injure de vous dire que vous connaissez mal ou peu l'Évangile... mais je voudrais vous inviter à **une aventure** où chaque soir nous pourrions ramasser un peu de cette manne avec laquelle Dieu nourrissait jadis son peuple dans le désert, comme nous le rapporte le livre de l'Exode (Exode ch. 16). Aussi fallait-il trouver un titre pour cette aventure, et avec le P. Jean-Marie, rapidement, il nous semblait nécessaire de bâtir un cheminement que nous avons intitulé : « **Avec Marie à l'écoute de l'Évangile** ». Notre choix s'est précisé progressivement avec au cœur ce passage de l'Évangile de Luc : « *Sa mère et ses frères vinrent alors trouver Jésus, mais ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule. On informa Jésus : « Ta mère et tes frères se tiennent dehors et veulent te voir. » Mais il leur répondit : « **Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique.** »* (Luc 8, 19-21). Écouter, et mettre en pratique la Parole de Dieu, voilà bien un chemin qui pourrait se dessiner pour nous cette semaine, si vous me faites l'amitié de poursuivre avec moi cette marche commencée ce soir.

Mais celui qui vous parle a été durant de nombreuses années témoin et acteur de la vie chrétienne de cette paroisse. J'ai répondu à un nouvel appel de Dieu me demandant de faire un détour, de quitter cette terre du Nord et de rejoindre le Carmel. Non comme une fuite, mais recevant cet appel au cœur même de ma réponse de prêtre diocésain...C'est toute une histoire, que je m'efforce chaque jour d'illustrer. Aussi en cette année où l'Église fait mémoire de la carmélite Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus avec le centenaire de sa béatification et la fête des 150 ans de la naissance de Thérèse Martin, née le 2 janvier 1873, j'ai choisi de prendre cette carmélite par la main, et de regarder avec vous,

comment cette jeune femme a tenu l'Évangile ouvert pour guider sa vie d'enfant, de femme et de carmélite. Aussi à la proposition exprimée pour nos rencontres s'ajoute la présence de sainte Thérèse de L'Enfant Jésus : « ***Avec Marie et Thérèse, à l'écoute de l'Évangile.*** » Voilà l'historique de ce titre. Prendre la main de Marie et donner aussi la main à Thérèse pour avancer au pays de l'Évangile et y découvrir la vie, le visage, les paroles de Jésus, et les faire nôtres. Pari fou, je le reconnais, et en préparant nos rencontres, j'ai mesuré l'audace de la prétention de ce titre. Qui suis-je pour oser entreprendre un tel cheminement ? Comment vous guider cette semaine à travers le récit des évangiles, découvrir l'accueil de Marie à la Parole de Dieu et le témoignage de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la sainte Face, faire cette expérience de dessiner pour nous, avec notre histoire humaine et chrétienne, les contours du visage du Bien-Aimé Jésus.

En commençant l'écriture de ce que j'aimerais vous offrir chaque soir, une intuition montait en moi, tirée de l'Évangile de Matthieu (9,14-17), et repris par Marc (2, 18-27) et Luc (5, 36-39) : « ***A vin nouveau, outre neuve !*** » (Matthieu 9,14-17). Car se forgeait en moi cette intuition que nous sommes toujours des débutants au pays des Évangiles. Aussi allons-nous implorer Notre Dame du St Cordon de prier pour que nos yeux se désilent pour lire autrement la Bonne Nouvelle du Salut, mais surtout que nos cœurs s'ouvrent pour nous laisser aimer et renouveler à la source de la Parole. Écoutons ce que l'apôtre Paul écrivait à la communauté de Thessalonique : « *Voilà pourquoi, de notre côté, nous ne cessons de rendre grâce à Dieu de ce que, une fois reçue la Parole de Dieu que nous vous faisons entendre, vous l'avez accueillie, non comme une parole d'homme, mais comme ce qu'elle est réellement, la Parole de Dieu. Et cette parole reste active en vous, les croyants.* » (1 Th. 2,13)

Il serait heureux, notamment cette semaine, chez nous, en ce temps de grâce que peut être la neuvaine du St Cordon, d'enlever la Bible de son rangement, de la bibliothèque, et de laisser le livre de l'Évangile ouvert tout au long de cette semaine, pour permettre à la Parole de Dieu de s'échapper de son écrin et nous rejoindre.

Je voudrais avec vous accueillir le récit d'un moine bénédictin qui faisait une proposition : « *Le livre des saintes Écritures est là, ouvert sur la table : il devrait rester ainsi toute la journée, car, quelles que soient les autres études auxquelles tu pourras te livrer, ce livre-là restera toujours la source, la référence, la mesure. Quand on entre chez toi, on devrait le remarquer tout de suite, car l'ordre que tu essaies d'y maintenir ne devrait pas avoir d'autre fin que de le mettre en honneur, en évidence.*

Tu n'as pas le bonheur de posséder le Saint Sacrement chez toi, mais tu as chez toi les saintes Écritures à ta libre disposition : c'est ton tabernacle à

domicile. Tu pourrais placer le Livre bien en évidence et entretenir devant lui un luminaire, il ne t'est pas interdit de faire une inclination devant lui avant de l'ouvrir, de baiser la page où tu laisses ta lecture avant de le fermer, comme fait le prêtre après la lecture de l'Évangile... Veille en particulier à ne pas traiter ce livre-là comme les autres livres, à ne pas le mettre sous une pile par exemple, à ne pas le laisser traîner négligemment. Ce n'est pas là idolâtrie, culte matériel : c'est délicatesse (...). C'est sur ce livre-là que tes yeux devraient se poser dès ton réveil ; c'est encore le dernier livre sur lequel tu devrais t'endormir le soir. »¹

Voilà une proposition facile à réaliser, encore faudrait-il accepter de **rendre visible le livre de la Parole de Dieu, la Bible, à tous ceux qui pénètrent chez nous, sans honte, ni gêne.**

Aussi passons de l'idée à la réalisation. Nous avons pensé qu'à l'occasion de cette neuvaine, temps fort de l'année pastorale, le livre des Évangiles pouvait vous être offert. Non comme une récompense, mais comme des marcheurs qui préparent leur sac avant la randonnée. **Que l'Évangile soit vraiment notre bâton de marche de chaque jour de ce temps de neuvaine,** et bien sûr le Livre conservé avec joie pour poursuivre le chemin de vie et de foi.

Nos jeunes frères séminaristes, apôtres en devenir, mais déjà bien insérés dans la vie ecclésiale, vont être nos heureux facteurs et nous offrir à chacun un petit livre des Évangiles. Petit dans sa taille, mais grand dans son contenu.

Chers frères séminaristes, soyez ce soir les messagers de Dieu pour offrir à tous les membres de notre assemblée la Parole de Dieu. : le livre des 'Évangiles.

Ces modalités étant posées, ouvrons l'Évangile et laissons résonner en nous le récit de l'Annonciation. C'est le texte qui ouvre la Bonne Nouvelle du Salut. Dieu vient visiter la Vierge Marie. Qu'Il nous fasse la grâce nous aussi de l'accueillir avec joie, reconnaissance et paix.

Je vous invite à ouvrir l'Évangile que vous venez de recevoir à la page du récit de l'Annonciation en St Luc, au chapitre premier, les versets 26 et suivants. Nous nous levons par respect pour la Parole de Dieu. Un frère diacre va nous en faire la lecture.

Lecture de l'Évangile. Luc 1,26-38

« Le sixième mois, l'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une jeune fille vierge, accordée en mariage à un homme de la maison de David appelé Joseph, et le nom de la jeune fille était Marie. » (Évangile de Luc, ch. 1, versets 26 et 27).

¹ François CASSINGENA-TREVEDY « *Quand la Parole prend feu* »

Prenons conscience du mystère que représente Nazareth dans le grand plan de Dieu. Le messenger de Dieu fut envoyé à Nazareth, et le salut a commencé dans un village. L'un des plus grands secrets du cœur de Dieu, en tout cas celui qu'il nous révèle avec le plus d'insistance, c'est que **Dieu aime passionnément l'ordinaire des choses et des personnes, sans doute parce qu'il est le seul à voir vraiment la beauté de ses créatures.** Dieu aime que la puissance, l'extraordinaire puissance de son amour, travaille en l'homme et dans le monde des hommes. Et c'est cette divine discrétion du Maître de l'histoire qui le fait paraître absent ou trop lointain parfois. En réalité il est bien présent, activement, amoureuxment présent, mais tellement présent qu'il n'a pas besoin d'imposer sa présence. C'est pourquoi, avec Dieu, les commencements sont souvent modestes. L'Ange Gabriel est venu au village de Nazareth, petite localité ignorée. Nous ne sommes ni à Jérusalem, Rome ou Athènes, mais bien dans ce petit village de la Galilée.

Trop souvent, dans le cheminement de notre foi, nous passons à côté du réel de Dieu, parce que nous l'attendons ou le cherchons dans l'extraordinaire, dans un monde autre, dans un monde déconnecté du quotidien, ou sur une route à la mesure de notre projet, de notre désir, et c'est nous-mêmes alors qui créons le sentiment de l'absence de Dieu. C'est alors que les interventions de Dieu nous déconcertent, et que sa route nous paraît déroutante. En réalité ce n'est pas Dieu qui s'absente, ce n'est pas Dieu qui s'éloigne, c'est nous qui avons quitté Nazareth. Ce n'est pas l'heure de Dieu qui tarde, c'est nous qui ne l'attendons plus.

« Marie, à Nazareth, n'a pas d'autre projet que de laisser faire Dieu et de trouver grâce auprès de lui, et c'est pourquoi, même si le message de Dieu la bouleverse, sa première réponse est déjà heureuse et accueillante : *« Voici la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole. »*²

Quel est mon Nazareth aujourd'hui ? Quel est ce lieu où Dieu peut me parler, me rencontrer ? Commencer cette neuvaine, c'est libérer du temps, me rendre disponible, c'est faire écho de cette parole du Livre de l'Apocalypse : *« Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi. »* (3,20).

Et si Dieu frappait à notre porte durant cette semaine, serions-nous disponibles pour l'accueillir, le recevoir ? Je vous laisse avec ce petit livre des Evangiles entre les mains. C'est le premier cadeau de Dieu cette semaine. Recevez-le avec joie. Il ouvre notre réflexion. C'est maintenant nous que Dieu vient visiter, par Marie sa servante et la Mère de son Fils bien-aimé, et Marie accompagnée par

² Jean LEVÊQUE « Du blé plein l'épi ».

Thérèse de l'Enfant Jésus. Soyons heureux de ce temps. Dieu nous fait la grâce de nous visiter.

Recevons cette poésie de Thérèse, qui accompagnera nos pas sur le chemin de la neuvaine :

« Pourquoi je t'aime, ô Marie ! »

« Oh ! Je t'aime, Marie, te disant la servante
Du Dieu que tu ravis par ton humilité
Cette vertu cachée te rend toute-puissante
Elle attire en ton cœur la *Sainte Trinité*
Alors l'Esprit d'Amour te couvrant de son ombre
Le Fils égal au Père en toi s'est incarné...
De ses frères pécheurs bien grand sera le nombre
Puisqu'on doit l'appeler : Jésus, ton premier-né !³»

³ Poésie 54.

Visitation

Lc 1, 39-56

« *En ces jours-là, Marie se mit en route et se rendit avec empressement vers la région montagneuse, dans une ville de Judée...* » (Lc 1,39)

Marie vient d'être appelée par Dieu. (Cf. Lc 1,26-38). Elle est remplie de l'Esprit-Saint, immédiatement **l'Esprit la propulse au-dehors**, et quel dehors : elle va devoir parcourir les 150 kilomètres qui la séparent de sa cousine Elisabeth. Être avec l'Esprit-Saint, c'est toujours être loin de soi. Finie la tranquillité de Marie dans sa maison de Nazareth. Finie sa vie de jeune fille paisible avec ses parents. Un temps nouveau s'ouvre pour elle, un temps où Dieu prend de la place dans sa vie.

Nous retrouvons là **le thème de la route**. Aussi Marie se hâte. Elle est pressée de communiquer sa joie, comme les femmes après la découverte du tombeau vide et l'apparition de Jésus ressuscité (Jn 20).

Le témoignage d'un recueillement n'empêche absolument pas une ouverture totale aux autres, un regard qui est à la fois au-dedans et au-dehors, une souveraine aisance à ne jamais cesser de penser à Dieu tout en étant très proche de toutes les humbles réalités de la terre, les gens, les choses, les fleurs, la nature... Le voyage dura quatre jours. Nous sommes ainsi poussés à voir dans ce mystère de la Visitation une anticipation du mystère pascal, qui est un mystère de mort et de résurrection. Nous sommes invités à retrouver, sur ce chemin que Marie parcourt, ce qui a eu lieu dans le livre de l'Exode, à savoir **un départ, une marche dans le désert et l'arrivée sur la Terre promise**. Les trois grandes étapes : exode, traversée du désert, Terre promise, ne sont-elles pas aussi les étapes de notre vie chrétienne ?

Le départ et l'arrachement.

L'Exode, c'est le départ, l'arrachement à ce à quoi l'on tient, à sa tranquillité, son confort, ses petites habitudes. « *Et Marie se mit en route avec empressement vers la région montagneuse, dans une petite ville de Judée...* ». Dieu nous interpelle, comme pour Abraham, notre père dans la foi : « **Quitte ton pays !** » est bien le premier mot qu'Abraham a entendu ! « **QUITTE** », sors d'ici, désinstalle-toi, tourne le dos à ton passé qui risque de te paralyser ! Et ces mots-là retentiront tout au long de l'histoire du peuple de Dieu, et viennent jusqu'à

nous ce soir. Jésus n'aura de cesse, lors des rencontres avec ces hommes et femmes aux profils variés, de les inviter à renaître, à avancer, à laisser le passé derrière eux pour ouvrir un espace nouveau. Il nous faudra toujours partir, même sans déménagement. Le thème de l'exode, de la sortie de ses habitudes, de son pays, est absolument fondamental dans notre cheminement de croyant.

Arrêtons-nous quelques instants. Qu'ai-je quitté ? Qu'est-ce que j'aimerais quitter ? Que suis-je prêt à abandonner pour suivre Jésus, mon Bien Aimé comme le chantera le Cantique des Cantiques : « *J'entends mon bien-aimé. Voici qu'il arrive...Il me dit : « Lève-toi, ma bien aimée...Viens !* » (Ct 2,8). Avec ces années, où en suis-je de cette liberté d'entendre l'appel de Jésus, dans l'aujourd'hui de ce qui fait mon existence ? N'y aurait-il pas pour chacun de nous à prêter l'oreille et laisser « *le bruit d'une brise légère* » s'inviter en nous comme pour le prophète Elie en a été témoin, expérience rapportée au Livre des Rois, dans la Bible ? (1 R. 19,12)

Le thème fondamental de l'Évangile est **le thème du dépaysement**. Je dois consentir à être dépaycé, comme Marie a renoncé à tous ses projets humains... Ce qui définit le conservateur ou l'intégriste, c'est qu'il refuse le dépaysement : « *C'était mieux avant, on nous change la liturgie ! ...* ». « *On était bien chez soi. Maintenant nous sommes dépaycés.* ». Il faut voir que, dans cet esprit-là, il y a un grave déficit d'ordre spirituel.

Abraham est parti. Jean-Baptiste est parti au désert. Les apôtres sont partis annoncer la Bonne Nouvelle du salut, Paul est parti en Arabie. Jésus lui-même partira et quittera Nazareth pour sa vie publique. L'arrachement à ce qui nous est familier est très dur. **Impossible d'avancer sans quitter ! Peut-être faudrait-il alors oser demander à l'Esprit-Saint la claire vision de ce qu'il nous faut quitter aujourd'hui pour avancer.**

Notre Père Jean de la Croix, réformateur du Carmel avec Thérèse d'Avila, a des pages excellentes et toujours actuelles sur les attaches : ces petits riens qui freinent, bloquent, ralentissent ou nous feraient faire demi-tour. Écoutons-le : « *Peu importe qu'un oiseau soit retenu par un fil mince ou épais : tant qu'il ne l'aura point brisé, il sera incapable de voler. A la vérité, le fil mince est plus facile à rompre que celui qui est épais : mais si facile que soit la rupture, si elle n'a pas lieu, l'oiseau ne volera point. Ainsi en est-il de l'âme retenue par une attache. Quelque vertu qu'elle pratique par ailleurs, elle n'atteindra jamais la liberté de l'union divine.* » (La montée du carmel, livre 1 ch. 11,4).

Dépaysement, détachement, « **le coup de rein** » qu'il faut donner pour se remettre en question perpétuellement. Parce qu'on ne s'arrache jamais une fois pour toutes. C'est toujours à refaire. Il faut toujours désensabler notre foi de tous les encombrements qui enlissent notre marche. L'exode, donc : ce « *coup de rein* » pourrait-il prendre sa place dans nos vies durant cette neuvaine ? A chacun, chacune d'en décider, et surtout d'en demander la grâce. Marie a obtenu la libération de la ville de Valenciennes en 1008, pourquoi n'intercéderait-elle pas encore aujourd'hui ? De quelle peste avons-nous besoin d'être libérée ?

Le désert pour la joie.

Après l'exode, le désert se présente. S'il y a dans la Bible un thème qui est constant, c'est bien celui du désert. (Cf. Les Hébreux au désert, Jésus au désert...) ... C'est dire **qu'on ne peut avancer vers la joie que si l'on consent à se quitter soi-même.**

Marie est messagère de joie en allant à la rencontre de sa cousine Élisabeth. En plein désert elle se veut déjà messagère de joie. L'illusion serait de croire qu'il est possible d'être un porteur de la joie sans avoir à franchir un désert. Ce sacrifice est le renoncement à soi. Disons les choses très simplement : on ne peut pas donner et recevoir des autres si l'on veut s'appartenir à soi-même. **On ne peut pas à la fois se donner, et se garder pour soi.** Ce n'est pas possible.

La terre promise ou la contagion de la joie.

Vivre l'exode, traverser le désert, et, après le désert, enfin s'offre la Terre promise. Marie arrive dans la maison de Zacharie. Elle salue Élisabeth. Et l'enfant que porte Élisabeth tressaille de joie dans le sein de sa mère. Qu'est-ce donc que la Terre promise ? Elle est la joie que l'on donne et que l'on reçoit. Et par un choc en retour l'on connaît soi-même la joie. On est joyeux. Marie est joyeuse d'avoir donné de la joie à sa cousine. L'être humain n'est vraiment un vivant que lorsqu'il peut donner. Le don ne sera pas forcément matériel, ce sera peut-être de la joie, de l'espérance, du temps offert, ou autre chose. Car si ma joie à moi est de donner de la joie, il faut que celui ou celle à qui je la donne ait lui-même la joie de la donner ensuite à d'autres. **Ce jeu de la joie donnée et qui rebondit, ce jeu de la contagion de la joie, c'est le thème de la visite.** Et le thème de la visite, c'est d'être tout à l'autre. On est présent aux autres, on ne parle pas de soi, on laisse parler l'autre, on l'écoute. Envisager l'autre non pas par rapport à soi, mais en lui-même, en tant qu'il a valeur par lui-même. C'est tout le problème de la vraie communication. Nous sommes en solidarité avec ceux et celles que nous avons

rencontrés dernièrement, avec ceux et celles qui nous ont déposé un peu de leur vie, de leur combat, de leur souffrance, mais aussi de leur joie de vivre. Nous sommes reliés avec ceux et celles qui partagent notre vie : la famille, les amis, les voisins, la communauté chrétienne, l'apostolat, le vivre avec ...

Rassemblés dans cette église, nous sommes proches de ces pèlerins qui ont marché dimanche accompagnant Notre Dame. Nous restons aussi proches de ceux et celles qui se sont arrêtés pour regarder, ceux et celles qui étaient derrière leur fenêtre...que savons-nous de leur rencontre avec la Mère de Dieu, la mère de Jésus ? Et nous, qu'avons-nous donné à voir de notre foi ? De notre joie ?

Demandons à l'Esprit Saint de nous habiter tout au long de cette neuvaine. Par Sa présence, Il nous fera sortir de nos enfermements, de nos peurs, de nos craintes... La Visitation prolonge l'Annonciation. Quelle Bonne Nouvelle ai-je à recevoir de Dieu ? Quelle est ma disponibilité ? Et aujourd'hui, qu'ai-je à transmettre ?

Alors quel serait notre chant d'action de grâce aujourd'hui ? Le poids du jour peut être lourd à porter pour certaines personnes de notre assemblée. Dieu m'aurait-il oublié ? Pourquoi telle épreuve vient-elle à ma rencontre ? Je pense que les intentions déposées auprès de Notre Dame portent toute la souffrance, la peine, le désarroi...Mais j'espère aussi que dans cette corbeille nous y mettons aussi nos mercis, notre action de grâce pour ces rencontres où la vie a été plus forte que tous les obstacles, les souffrances aux divers noms...Nous savons bien que l'itinéraire de vie de la Vierge Marie n'a pas été un long fleuve tranquille. Du matin de l'Annonciation au soir du Vendredi Saint, Marie va traverser tout ce que la vie réserve aux uns et aux autres. Mais sa présence aimante et maternelle nous accompagne et nous aurons la possibilité de le vérifier ces jours prochains. Alors oui, je répète : quel serait notre chant d'action de grâce pour ce que nous avons reçu de force, de courage, de persévérance ? **N'oublions jamais de reprendre le Cantique d'action de grâce, le Magnificat.** Ne tombons pas dans cette attitude qui se développe aujourd'hui de ne pas savoir reconnaître tout ce que nous recevons de Dieu, de nos frères et sœurs en humanité. Nous sommes trop souvent aveugles.

Permettez-moi de vous offrir quelques versets de la poésie de notre petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, « *Pourquoi je t'aime, ô Marie !* »

Elle écrit :

« Auprès de toi, Marie, j'aime à rester petite
Des grandeurs d'ici-bas je vois la vanité,
Chez Sainte Élisabeth, recevant ta visite,
J'apprends à pratiquer l'ardente charité.
Là, j'écoute ravie, Douce Reine des anges,
Le cantique sacré qui jaillit de ton cœur.
Tu m'apprends à chanter les divines louanges
A me glorifier en Jésus mon Sauveur.
Tes paroles d'amour sont de mystérieuses roses
Qui doivent embaumer les siècles à venir.
En toi le Tout-Puissant a fait de grandes choses,
Je veux les méditer, afin de l'en bénir.

(Poésie 54, « Pourquoi je t'aime, ô Marie ! v.6 et 7)

N'aurions-nous pas à écrire notre « MERCI » à Dieu que nous confierons à Marie ? Je vous en laisse l'initiative.

La présentation de Jésus au Temple

Lc 2, 22-38

Nous venons d'entendre l'Évangile. Prenons quelques instants pour laisser la Parole de Dieu s'imprimer en nous. Revisitons ces quelques lignes de l'Évangile selon St Luc : nous sommes au Temple de Jérusalem, Marie et Joseph entrent, mêlés à cette foule. Marie portent l'Enfant-Jésus, l'Enfant-Dieu. La Sainte Famille est anonyme parmi ces gens qui viennent prier, adorer, demander... Ils sont tous marqués par une histoire, une vie quotidienne tissée de joies et de peine, de souffrances et de déceptions. Ils sont déjà nos ancêtres, nous qui sommes rassemblés dans cette église en ce temps de prière, marqués par le poids de ce jour avec tous les aléas de la vie quotidienne.

Accueillons cette réflexion sur la Parole de Dieu.

« L'Évangile est tout spécialement écrit pour moi, et tout entier ! Il m'est adressé en particulier. St Grégoire peut alors définir l'Écriture sainte comme une « lettre envoyée par Dieu tout-puissant à sa créature »⁴. Recevons-le.

Un couple de pauvres. La femme porte dans ses bras un nouveau-né et l'homme vient offrir une offrande, l'offrande des pauvres, c'est-à-dire 2 petites colombes. Personne ne prête attention à eux. Comme beaucoup d'autres couples, Marie et Joseph viennent accomplir ce que tous les parents font pour leur premier-né. Ils obéissent à la Loi religieuse. Quittant la pauvre crèche de Bethléem, Marie et Joseph entrent et perçoivent la splendeur du Temple de Jérusalem. Dieu, en son fils Jésus visite les extrêmes. Mais pas de gardes du corps pour veiller sur le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs. Dieu aurait-il du goût pour de l'ordinaire, de la discrétion ? On pourrait le penser en concluant la naissance de son Fils par la fête de la Présentation du Seigneur au Temple. Scène discrète mais qui peut nous parler ce soir.

Deux personnes âgées, Syméon et Anne, vont se laisser surprendre, interpeller par cette scène si ordinaire. Ils vont reconnaître dans cet Enfant que porte Marie, et que Joseph surveille, la Présence du Très-Haut qui se fait le Très-Bas, selon l'expression de l'écrivain Christian Bobin.

⁴ « Ecrit pour toi » F. Cassingena-Treverdy « *Quand la Parole prend feu* » p. 13

Certains diront que l'âge avancé de ces 2 vieillards peut expliquer leur exaltation et leur bénédiction. Ils ne maîtrisent pas toujours leurs paroles avec leur âge, murmurent ceux qui les connaissent ! Donc, écartez-vous, s'il vous plaît, il n'y a rien à voir, ni à entendre !

Mais leurs cœurs s'étaient préparés à cette révélation. Dieu, par ce bébé que porte Marie, vient délivrer son peuple et lui apporter le salut, c'est ce que proclame Syméon et que nous aimons chanter en fin de journée à l'office des complies : *« Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole. Car mes yeux ont vu le salut que tu préparais à la face des peuples : lumière qui se révèle aux nations et donne gloire à ton peuple Israël. »*

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus aura ce commentaire de cet épisode dans sa prière à la Vierge Marie :

« Je t'aime te mêlant avec les autres femmes
Qui vers le temple saint ont dirigé leurs pas
Je t'aime présentant le Sauveur de nos âmes
Au bienheureux vieillard qui le presse en ses bras.
D'abord en souriant j'écoute son cantique
Mais bientôt ses accents me font verser des pleurs
Plongeant dans l'avenir un regard prophétique
Siméon te présente un glaive de douleurs.
O Reine des martyrs, jusqu'au soir de ta vie
Ce glaive douloureux transpercera ton cœur. »

« *Pourquoi je t'aime, ô Marie !* » (Poésie 54, versets 11-12)

Et nous rassemblés aujourd'hui, que recevons-nous de ces rendez-vous du soir dans le cadre de la neuvaine du St Cordon en devenant destinataires de ce texte de l'Évangile ?

En préparant cette rencontre je m'interrogeais : cette page d'Évangile en St Luc ne serait-elle pas pour chacun de nous l'occasion d'un pas nouveau dans cette reconnaissance ou simplement connaissance de Jésus ? **Puisque Syméon et Anne font cette découverte à travers un signe si ordinaire d'un couple avec un bébé portant une offrande de pauvres**, ne sommes-nous pas invités à notre tour à nous avancer vers ce couple ordinaire et simple de Marie et de Joseph, et **découvrir la présence de Dieu dans notre histoire humaine** ? C'est alors le lieu d'une reconnaissance et une invitation à renouveler notre désir de découvrir ce mystère de l'Incarnation, et oser vivre de la prière de Syméon. Occasion privilégiée de chanter comme lui cette grâce de découvrir le visage de Jésus

dans cet **ordinaire** et d'ouvrir aujourd'hui même un espace pour recevoir l'Enfant que Marie et Joseph nous présentent ?

Pourrions-nous entendre la voix de Marie nous interpeller tous et chacun : « *Prends cet Enfant, c'est ton Dieu et ton Sauveur. Accueille-le !* ». « Jésus est notre avenir. Il est celui qui vient à nous, qui ne cesse de venir. » (Anne Lécu)

Nous sommes encore loin de la fête de Noël et je ne voudrais pas vous préparer à cet événement, trop vite. Laissons au temps son déroulement. Mais reconnaître le mystère de l'Incarnation, Dieu qui se fait homme parmi nous, a-t-il besoin d'un moment propice ou reste-t-il d'une actualité permanente ? La question se précise et pourrait nous provoquer.

« *Prends cet Enfant, c'est ton Dieu et ton Sauveur* ». Recevoir d'une manière toute particulière, au cœur de notre pèlerinage cette grâce d'accueillir l'Enfant Jésus, non comme une répétition de ce que je crois savoir ou comprendre, mais comme une vraie présentation. Marie et Joseph vont au temple présenter leur enfant. Ce soir, Marie et Joseph me présentent Jésus.

Permettez-moi de livrer un témoignage personnel de la lecture de ce passage de l'Évangile, de l'offrande de deux petites colombes par Marie et de Joseph, l'offrande des pauvres.

C'était quelques mois après mon entrée au Carmel. Je faisais l'expérience de cette rupture et je mesurais ce que le Seigneur me demandait d'abandon dans cette rupture de vie depuis mon entrée dans la vie religieuse carmélitaine, notamment avec ma famille, mes amis, mon histoire de prêtre diocésain. Jean-Marie je vais évoquer des souvenirs douloureux et remplis d'espérance que nous avons vécus ensemble, lorsque tu étais curé-doyen à Maubeuge.

J'avais, pardon j'ai, un ami prêtre, Roland, originaire de la même ville que moi, et notre jeunesse a été marquée d'amitié, de confidences, de projets partagés. Nous avons été ordonnés la même année, en 1983. Roland portait en lui une fragilité, un manque de confiance que sa santé précaire avait imprimé. Il choisissait alors de trouver souvent refuge chez sa mère, lors de passages dépressifs. Je savais qu'il mettait en moi toute sa confiance, et j'appréhendais de lui annoncer mon choix de quitter le diocèse pour le Carmel. Mais à ma grande surprise Roland a bien accueilli cette décision que j'avais prise, et notamment il retrouvait à ce moment-là un dynamisme pastoral.

J'étais alors depuis 4 mois au postulat des Frères d'Avon, lieu de formation des Frères Carmes. Un soir, après avoir célébré la messe, il répondait à une demande de la bénédiction d'une maison. En traversant la route pour rejoindre cette habitation, un camion l'a renversé. Roland est mort sur le coup. La nouvelle m'est parvenue le lendemain.

Au carmel, après l'heure d'oraison et la célébration des laudes, la prière du matin, nous avons un temps pour lire et prier la Parole de Dieu. Ce jour-là, je lisais ce texte de l'Évangile de la Présentation de Jésus au Temple, que nous accueillons ce soir. De ce texte lu et prié, une phrase m'habitait de plus en plus, comme un refrain : « *Je t'offre, Seigneur, mes deux petites colombes.* ». C'est l'offrande des pauvres, de ceux qui n'ont pas beaucoup à donner, l'offrande des miettes de la vie, l'offrande du peu de l'existence...L'offrande de l'impossible, du petit reste, même quand il n'y a plus rien...tous ces « peu » de notre existence. L'annonce fut brutale, incompréhensible, douloureuse. Quelques heures après, c'est toi, Jean-Marie, qui me téléphonais, me demandant, en accord avec Mgr Garnier, de donner l'homélie lors des funérailles de Roland, notre ami et frère. Tu avais prévu de lire les Béatitudes comme évangile à la messe de funérailles, merveilleux texte au cœur de l'Évangile, qui pouvait faire écho avec l'histoire de Roland. Mais je t'ai demandé d'accepter de changer ce choix, et de prendre le texte de la Présentation de Jésus au temple. Ce texte me donnait de voir Roland arrivé chez Dieu avec ce petit présent dans ses mains : deux tourterelles ou deux petites colombes.

Qui pouvait remarquer ce couple si ordinaire de Marie et Joseph dans cette foule si disparate, dans ce Temple bruyant de passages d'anonymes ? Les gens - que l'on nomme « ordinaires » - passent trop souvent inaperçus, de plus dans une foule. Ils n'ont pas grand-chose à offrir, mais il offre : ce peu de leur existence, de leur vie marquée par le combat, l'échec, la souffrance mais aussi, leur joie de croire, d'aimer...Tes mains, Roland, offrent à Dieu ces tourterelles ou colombes, je ne sais pas ce que tu aurais choisi, tourterelles ou colombe, mais tu offres toute ta vie, si malmenée parfois, hachurée trop souvent... Certains d'entre vous pourraient dire : « *Quelle petite offrande pour un prêtre !* ». Cette offrande est un trésor, puisqu'elle est le tout d'une vie offerte, donnée.

Roland, mon ami, mon frère, tu fais partie de ces simples dont l'Évangile raffolent. Rappelons-nous : cette pauvre femme qui dépose deux piécettes dans le tronc du Temple et que Jésus voit, parce qu'il voit au-delà de la réalité du geste (Marc 12,41-44). Ou cette autre femme qui timidement vient toucher la frange du manteau de Jésus, malgré la foule et son état d'impureté...se refusant de déranger le Maître (Marc 5,21-43). Et je crois découvrir en feuilletant l'Évangile que Jésus aime beaucoup ces simples, ces petits, ces fragiles de toutes sortes.

Avant de me quitter, de nous quitter, Roland, tu m'as fait héritier de l'essentiel de la vie développée par Jésus et dont les Évangiles portent la trace. Dieu accueille toujours toute offrande, car elle est l'offrande d'une vie et non un cadeau éphémère ou gadget de bazar.

En sortant du cimetière de Maubeuge après l'inhumation, Roland tu m'as laissé le plus beau témoignage du mystère de la vie spirituelle. **C'est Dieu qui agit en nos**

pauvres humanités lorsque nous acceptons de nous tourner vers Lui en mettant en lui toute notre espérance.

Frères et sœurs rassemblés ce soir, je vous invite à ouvrir votre Évangile et à relire lentement ce beau texte de la présentation de Jésus au Temple. Vous y trouverez des trésors, et surtout vous accepterez peut-être, vous aussi, d'offrir un couple de tourterelles ou deux petites colombes, c'est-à-dire les traces de votre vie d'homme, de femme, de couple, de croyant...votre humanité marquée de la beauté de l'existence, mais aussi parfois portant les cicatrices de souffrances. N'attendons pas de faire un beau cadeau qui brille, mais acceptons d'offrir l'ordinaire de nos existences, même abîmées, blessées, aimantes ou démunies, elles ont une valeur aux yeux de Dieu. Offrez-les ! Dieu attend votre offrande.

Toi, Roland, tu es désormais dans la lumière de Dieu. Tu pries avec nous, pèlerins du St Cordon. Que ta prière nous donne d'accueillir l'ordinaire de nos vies. C'est la terre que Jésus est venu fouler de ses pas hier. C'est notre terre que Jésus foule aujourd'hui, compagnon de toutes nos routes.

Saint Cordon. Jeudi

La Croix Glorieuse.

Le jardin de l'agonie.

« Jésus s'en alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron. Il y avait là un jardin dans lequel il entra, ainsi que ses disciples. Or Judas, qui le livrait, connaissait aussi ce lieu, parce que bien des fois Jésus et ses disciples s'y étaient réunis. » (Jn 18,1-2)

Voilà un jardin que Jésus semble fréquenter avec ses disciples selon le texte, mais qui prend au soir de la Cène une autre couleur, une autre destination. Loin de tout rassemblement avec ses apôtres, il sera le lieu de la trahison, du reniement et de l'abandon. Les fleurs ont-elles quitté l'endroit ? **La beauté de la nature se serait-elle éclipsée pour laisser le sol boire toutes les larmes qu'un être humain peut déverser au seuil et au cœur de sa souffrance ?**

Ste Thérèse de l'Enfant Jésus a connu la souffrance. Souffrir n'est pas un verbe inconnu chez elle. Dieu ne lui aurait-il pas donné cette grâce d'accompagner aujourd'hui ses frères et sœurs souffrants ?

Écoutons ces quelques lignes adressées à Céline, sa sœur : « Les épreuves de Jésus, quel mystère ! Il a donc des épreuves, Lui aussi ? Oui. Il en a, et souvent. Il est seul à fouler le vin dans le pressoir. Il cherche des consolateurs et ne peut pas en trouver...Beaucoup servent Jésus quand Il les console, mais peu consentent à tenir compagnie à Jésus dormant sur les flots ou souffrant au jardin de l'agonie ! » (Lettre 165)

« Nous hésitons toujours à parler de la souffrance, nous avons tellement peur de blesser ceux qui souffrent. La souffrance n'est pas une réalité abstraite, elle est un état qui exige le respect et bien souvent le silence. Pourquoi donc alors l'Église donne-t-elle à la croix, objet de souffrance, objet de supplice, une telle place ? L'Église voudrait-elle encore dire du bien de la souffrance au risque de révolter ceux qui souffrent ?

Il faut dire et redire que la souffrance est un mal, et, parce qu'elle est un mal, il faut la combattre. Il faut dire et redire que la croix est un gibet ignominieux qui manifestait un total mépris de la personne humaine (...). Si nous méditons en ce jour devant la croix, ce n'est donc ni la croix, ni la souffrance pour elles-mêmes que nous méditons, mais la façon dont Jésus a vécu sa crucifixion, et la façon dont les personnes souffrent. Jésus, sur la croix, fut élevé, et Dieu l'a relevé. Celui qui souffre est invité à lever les yeux pour être élevé⁵ ».

⁵ Méditation proposée par le Père Gérard Naslin

Ce jardin de l'agonie, qui parmi nous n'a jamais séjourné dans cet endroit, ne serait-ce que quelques heures ou plus, lorsque tout semble s'absenter, que la solitude prend toute la place, que rien ni personne ne semble alors exister ? A ce constat j'aimerais citer un grand nom de notre patrimoine littéraire : Paul Claudel. Il écrit : « Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance. Il n'est pas venu pour l'expliquer, mais il est venu pour la remplir de sa présence ». Nous avons en nous le son de certains cris, l'expression de ces visages abîmés par la souffrance, le non-sens, l'indifférence... Faut-il traverser ce jardin en silence ? Faut-il alors détourner notre regard pour ne pas capter tel ou tel de nos frères et sœurs que la souffrance visite ?

Je voudrais laisser la parole à deux témoins : Elie Wiesel et à une carmélite Ste Thérèse Bénédicte de la Croix.

Un homme parle des camps de déportation. Il est parmi les quelques témoins revenus de l'enfer. C'est **Elie Wiesel**, survivant d'Auschwitz, et prix Nobel de la paix en 1986. Des années après l'Holocauste, il se fera un devoir d'en témoigner, pour que plus jamais l'humanité accepte une telle horreur et oublie, et c'est la publication d'un livre intitulé « La Nuit », en 1955. Je vous en lis un extrait :

« Lors d'un appel, les prisonniers du camp de concentration sont obligés d'assister à une pendaison. Spectacle habituel, ordinaire, n'éveillant aucune sensibilité particulière. Les SS pendirent deux Juifs et un adolescent devant les hommes du camp rassemblés. Seulement parmi les condamnés se trouve cette fois le petit « pipel » de 12 ans qui, ne pesant pas assez lourd pour que le poids de son corps brise sa nuque, agonise lentement, luttant entre la vie et la mort. Les hommes moururent rapidement, l'agonie de l'adolescent dura une demi-heure. « Où est Dieu ? Où est-il ? » demanda quelqu'un derrière moi. Comme l'adolescent se débattait encore au bout de la corde, j'entendis l'homme appeler à nouveau : « Où est Dieu maintenant ? ». Et j'entendis une voix répondre en moi : « Où est-il Dieu ? Il est ici...pendu au gibet... ».

Toute autre réponse serait un blasphème. Il ne peut y avoir d'autre réponse chrétienne à la question posée par cette torture. « Parler ici d'un Dieu incapable de souffrir ferait de Dieu un démon. Parler ici d'un Dieu absolu ferait de Dieu le néant destructeur. Parler ici d'un Dieu indifférent condamnerait l'homme à l'indifférence »⁶. Hélas l'humanité n'a pas encore su tirer toutes les leçons de ces atrocités et le monde continue à souffrir. Des humains sont toujours la proie de la cruauté de leurs semblables à travers le monde. Mais aussi

⁶ Jürgen MOLTSMANN « Le Dieu crucifié » 1974

des germes de lumière viennent réchauffer les cœurs. Une aurore peut se lever. Un autre jardin peut alors germer. Ce sera le jardin de la Résurrection.

Autre témoin elle aussi de la haine des nazis, une carmélite : **Sœur Thérèse Bénédicte de la Croix**. Elle est née en 1891 à Breslau (Wroclaw) dans une famille juive. Au cours de son adolescence, elle perd ses appuis religieux et côtoie un moment l'athéisme. De brillantes études universitaires font d'elle une philosophe remarquée de ses professeurs et de ses collègues. La lecture de la vie de sainte Thérèse d'Avila par elle-même apporte la « vérité » à son cœur et à son esprit et lui fait demander le baptême chrétien en 1922. Sa vie chrétienne s'approfondit et féconde ses activités d'enseignement et d'éducatrice. A 42 ans, elle entre au Carmel de Cologne sous le nom de Thérèse Bénédicte de la Croix. Réfugiée en Hollande par crainte des répressions des nazis, le 2 août elle est arrêtée alors qu'elle était en oraison à la chapelle. Prenant sa sœur Rosa par la main, elle lui dit : « *Viens, nous partons pour notre peuple* ». Le 9 août, à Auschwitz-Birkenau, elle est conduite aux chambres de la mort.

Accueillons sa méditation sur la Croix : une méditation du 14 septembre 1939, jour de la fête de la Croix Glorieuse.

Lève les yeux, contemple la croix !

« Ô Croix, unique espérance, salut !

Voilà l'invocation que la sainte Église nous fait dire pendant le temps qui est consacré à la contemplation des amères souffrances de notre Seigneur Jésus Christ.

Le monde est en feu, le combat entre le Christ et l'Anti-christ a éclaté ouvertement. Si tu te décides pour le Christ, cela peut te coûter la vie.

Devant toi, le Sauveur pend sur la croix, parce qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort sur la croix (...).

Ton Sauveur pend devant toi sur la croix, nu, dépouillé de tout, parce qu'il a choisi la pauvreté. Celui qui veut le suivre doit se désister de tous les biens terrestres.

Ton Sauveur pend devant toi, le cœur ouvert. Il a versé le sang de son cœur pour gagner ton cœur. Si tu veux le suivre (...), ton cœur doit être libre de tout désir terrestre : que Jésus le Crucifié soit l'unique objet de tes aspirations, de tes souhaits, de tes pensées.

Le monde est en feu. L'incendie peut prendre aussi à notre maison. Mais bien au-dessus de toutes les flammes se dresse la croix. Elles ne peuvent la consumer. La croix est le chemin qui de la terre mène au ciel. Celui qui l'embrasse avec foi, amour et espérance, elle l'élève et l'emporte au sein de la Trinité.

Le monde est en feu. Es-tu pressé de l'éteindre. Lève les yeux, contemple la croix. Du cœur ouvert jaillit le sang du Rédempteur, le sang qui éteint les flammes de l'enfer. Rends ton cœur libre (...) : alors le flot de l'amour divin se répandra en ton cœur jusqu'à le faire déborder et le rendre fécond jusqu'aux confins de la terre (...).

Les yeux du Crucifié sont abaissés sur toi, pour t'interroger, pour t'éprouver. Veux-tu de nouveau, veux-tu tout de bon renouer l'alliance avec le Crucifié ? Que lui répondras-tu ? *Seigneur, où irions-nous ? Toi seul as les paroles de la vie éternelle.* »

Thérèse Bénédicte de la Croix

« Les yeux du Crucifié sont abaissés sur toi, pour t'interroger, pour t'éprouver. Veux-tu de nouveau, veux-tu tout de bon renouer l'alliance avec le Crucifié ? » Cette question, nous ne pouvons l'ignorer et tourner la page pour passer à autre chose. Elle nous gêne, elle nous dérange, elle nous blesse. Elle est incontournable si nous voulons être fidèles aux promesses de notre baptême. Aussi nous faut-il ce soir « lever les yeux, contempler la croix. » Comme nous le demande sœur Thérèse Bénédicte de la Croix. Nous vénérons ce soir cette croix, en ce jour de la fête de la Croix glorieuse.

« **Voici l'homme.** » L'homme Jésus. Dieu fait homme. Pilate en présentant Jésus à la foule déchaînée n'a-t-il pas tout dit du mystère de Dieu fait homme en son fils Jésus ?

Voici l'homme. Il est pleinement Dieu et pleinement homme. Jésus rejoint chacun de nous en sa chair blessée, abîmée par tous les maux qui peuvent traverser tout être, tout peuple : blessures du corps, du cœur, de l'esprit et de l'âme.

Tout le mystère de l'Incarnation - Dieu fait homme en son Fils Jésus - trouve son ultime développement dans l'annonce de Pilate : « **Voici l'homme.** »

C'est à cette présence que nous sommes invités. Ainsi toute souffrance, toute violence ou douleur sont accompagnées par l'Homme-Dieu, Jésus de Nazareth. L'incompréhensible et l'inacceptable sont visités et traversés par Jésus. C'est à cette vérité là que nous avons accès ce soir. Il n'y en a pas d'autres. Cette espérance, nous en sommes tous porteurs, avec notre pauvreté.

« 1 chrétien sur 7 souffre aujourd'hui de persécution » déclare le nonce apostolique observateur permanent du St Siège auprès des Nations Unies, lors d'une communication à cette Assemblée, il y a quelques mois. Il a mis l'accent sur la « situation de nombreux individus et communautés qui souffrent de persécutions en raison de leur foi religieuse ». Comment rejoindre nos frères et nos sœurs blessés dans leur foi de diverses manières, parfois discrètes, trop souvent violentes... Ce n'est pas par la violence que nous ferons cesser la violence.

Jésus nous a prévenus par l'appel fait à Pierre : « *Remets ton épée au fourreau. La coupe que m'a donnée le Père, vais-je refuser de la boire ?* » (Jn 18,11).

Aussi pour montrer dans l'ultime moment de son agonie sa proximité à tout être souffrant, Jésus rassemble ses dernières forces pour nous donner sa Mère, la Vierge Marie, figure à jamais inépuisée de la présence divine à toute solitude humaine. Jésus dit au disciple Jean : « *Voici ta mère.* ». Marie, présence aimante et proche. Elle sait bien cette Mère ce que souffrir peut signifier. Elle fut témoin des souffrances de son Fils Jésus et connaît cette détresse et cette souffrance insoutenable pour tous et notamment pour une mère, de voir mourir son Enfant, Jésus.

Demain, si vous me le permettez, nous traverserons ce mont du Golgotha accompagné par Marie, invoquée sous le nom de Notre Dame des douleurs.

« *Lève les yeux, contemple la croix !* ». Ce soir, que notre regard se pose sur toutes les croix, les nôtres, celles de nos familles et amis, celles de l'Eglise et du monde. Jésus est là, torturé et cloué. Dieu connaît la souffrance, son Fils l'a bien traversée.

« *Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance. Il n'est pas venu pour l'expliquer, mais il est venu pour la remplir de sa présence* ». Paul Claudel.

Saint Cordon. Vendredi

Notre Dame des douleurs.

Jn 19, 25-27

« *Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie Madeleine.* »

Au pied de la croix où Jésus agonisait, il y avait sans doute quatre femmes. Elles ne pouvaient rien, ni l'empêcher de souffrir, ni l'empêcher de mourir ; mais elles étaient là pour lui, avec lui, devant lui, intensément présentes, acceptant ou non cette mort incompréhensible, cette mort absurde de celui qui était passé en semant le bonheur, un bonheur en Dieu.

Ce que ces femmes ont vu, ce qu'elles ont entendu, là, en plein soleil, durant des heures, rien ni personne ne pourra l'effacer de la mémoire des hommes. Pour nous, plus de deux mille ans après les événements, il n'est pas question de revivre affectivement ce drame avec la même intensité. Il ne s'agit pas de nous forcer à nous émouvoir : **ce que le Christ attend de nous, ce n'est pas de l'émotion, mais la conversion** ». Ainsi s'exprimait un de mes frères du Carmel⁷ en commentant l'Évangile. Si quatre femmes étaient bien présentes, une porte cette souffrance d'une autre façon : c'est la Vierge Marie Elle est la mère du condamné.

Marie vient de parcourir avec son Fils, portant sa Croix, les rues de Jérusalem, sous les cris de la foule déchaînée. Elle avance, bravant les ricanements, les sarcasmes, les railleries, et elle arrive hors de la ville, à l'endroit où son Fils va être crucifié. Elle est la mère du condamné ! Elle s'apprête à vivre le supplice atroce et ignominieux que les autorités religieuses ont choisi de faire subir à Jésus, et cela pour préserver et défendre leur religion. Son Fils, qu'elle a porté neuf mois, à qui elle a donné la vie, avec qui elle a vécu trente ans de vie cachée, ce Fils qui est passé partout en faisant le bien, est condamné comme un meurtrier. Ce corps fixé au bois, ce corps en sang qui ruisselle par tous les pores de sa peau, c'est son sang de mère qui souffre. Elle se souvient peut-être, à ce moment-là, des paroles de Syméon lorsque son enfant avait quarante jours, lors de la présentation de Jésus au Temple : « *Un glaive te transpercera le cœur* » (Lc 2,35). Dans sa foi, Marie sait que Dieu n'abandonne jamais les siens, aussi garde-t-elle confiance. Dieu est le maître de l'impossible. Mais elle est troublée, blessée, anéantie par ce déchaînement de violences.

Marie accomplit ainsi dans sa propre existence le chemin de son Fils, le chemin de son Dieu et cela jusqu'au bout. « *Se tenir debout* », c'est aussi le verbe

⁷ P. Jean LEVEQUE « *La sève et le sarment* » homélies au Carmel sur l'Évangile de Jean

employé par Jésus pour mettre debout celles et ceux qu'il rencontrait. Mais pour Marie, c'est d'abord une nuit, une nuit de souffrance. Pouvons-nous l'appeler « nuit de la foi » ?

Cette mère, cette croyante, se souvient-elle de ce psaume 21 qu'elle a prié, en famille avec Jésus et Joseph et à la synagogue de Nazareth avec toutes les familles juives de son village. Peut-être nous faudrait-il nous aussi faire un détour et murmurer avec elle le psaume 21. :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Le salut est loin de moi, loin des mots que je rugis. Mon Dieu, je crie tout le jour et tu ne réponds pas, même la nuit, point de repos pour moi. Toi tu es saint, toi qui habites les hymnes d'Israël. En toi nos pères espéraient, ils espéraient, et tu les délivrais. Vers toi ils criaient et ils échappaient ; en toi ils espéraient, et n'étaient pas déçus. » (Ps 21, v.1 à 6).

Le psaume 21 est l'imploration la plus désolée que le Juste persécuté fasse entendre à travers le Psautier ; mais aussi le plus beau chant, porté jusqu'aux extrémités du monde, de la victoire de la vie sur la mort.

Le psaume s'ouvre sur un cri, cri de la mère, de celle que Dieu lui-même, après lui avoir témoigné tant d'amour, semble aujourd'hui avoir complètement abandonnée.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

Avant tout exposé de la situation, avant tout motif de détresse, c'est un cri qui jaillit : **le cri lancé par le Jésus**, à bout de souffle, vers Dieu son Père, qui voit tout, qui peut tout, mais qui paraît insensible au terrible sort de son fidèle, de son Fils bien-aimé.

Serait-ce aussi le cri de Marie qui nous rejoint ce soir et porte en lui tous les cris de l'humanité, notamment des mères face à la souffrance de leurs enfants. Je n'oublierai jamais le cri et les pleurs de cette maman dont le fils se droguait, jusqu'à en mourir tragiquement, lors de son suicide. Elle a connu sa violence, l'abandon de son mari, l'éclatement de sa famille, pour se trouver seule face à cette souffrance, les uns et les autres prenant des distances progressivement. Elle est seule, son fils sur les bras. Mater Dolorosa. Mère souffrante.

De quel prix est pour la Vierge Marie l'amour de son Dieu ? La répétition du nom, « Mon Dieu, mon Dieu ! », avec le possessif d'appartenance et de tendresse témoignent bien de l'attachement qu'elle porte à Dieu, bien après ce jour de l'Annonciation et qui s'est ensuite développé au long des années, mais aussi de sa réaction stupéfiée aujourd'hui : comment peux-tu dans mon malheur me délaisser à ce point, te détourner de moi, me rejeter ? L'interrogation de la mère en souffrance devient notre questionnement pour nous ce soir.

La passion de Jésus et la souffrance de Marie, sa mère, sont trop grandes toutefois, pour que leurs cris de stupeur se changent en cris de révolte. Ni révolte en Jésus, ni en Marie. Mais total désarroi. Marie ose-t-elle exprimer sa douleur à son Seigneur :

« Toi, le Dieu de ma vie, mon Dieu, pourquoi agir envers moi comme si tu ne tenais nullement à moi, quand tu sais bien que je ne tiens qu'à toi ? »

Jésus crucifié vivra cette contradiction insoutenable, entre le sentiment d'être totalement rejeté par Dieu, et l'absolue certitude d'être le Fils Bien Aimé de son Père. Marie entre-t-elle aussi dans cette prière ? Jésus clamera, jusque sur la croix, ces mêmes mots du psaume : *« Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? »* (Mt 27,46), et ce sont les derniers mots qu'Il prononce, avant de mourir. Cri d'angoisse tragique, à travers lequel passe celui de tous ses frères et sœurs en agonie au long de l'Histoire.

« Le salut est loin de moi, loin des mots que je rugis. »

La foi de Jésus demeure entière en Dieu qui peut le sauver, mais l'espérance de survivre, d'échapper à la mort définitive semble tout à fait éteinte. Le *« salut est loin de moi »*, hors de portée, gémit le psalmiste. Marie entre elle aussi dans cette expression de douleur. Elle n'a même plus de mots pour appeler, même pas de cris articulés.

« Mon Dieu, je crie tout le jour et tu ne réponds pas. »

Malgré sa souffrance, son désarroi, sa solitude rien ne peut empêcher cette femme souffrante de dire *« mon Dieu »*. Elle s'épuise à geindre, de nuit comme de jour, sans connaître le moindre instant d'apaisement.

« Même la nuit, point de repos pour moi ».

Et pourtant, *« Toi, tu es saint, toi qui habites les hymnes d'Israël. »*

Comment concilier ta sainteté que tous les hymnes célèbrent avec ce silence que dans mon malheur tu observes si obstinément avec moi ?

Au temps de nos Pères tu n'agissais pas ainsi :

« En toi nos Pères espéraient, ils espéraient et tu les délivrais. »

Jamais déçus, nos Pères placèrent en toi leur confiance. Aux jours où tout semblait perdu pour eux, quand leurs ennemis paraissaient devoir l'emporter, tu intervenais, tu les *« délivrais »*. Presque à chaque page de notre histoire sainte on peut le vérifier,

« Vers toi, ils criaient et ils échappaient ; en toi ils espéraient et n'étaient pas déçus »

C'est tout Israël, aux sombres nuits de son histoire, que nous entendons ici, Israël exilé, Israël à la Ville et au temple détruits. La voix du Psalmiste, son cri, sont la voix et le cri du peuple lui-même qui ne reconnaît plus aujourd'hui le Dieu de délivrance de ses Pères. Dieu ne serait-il plus fidèle ? Ne serait-il plus le Dieu qui répond ?

Marie fait sienne les mots du psaume. Elle ne récite plus une prière. Elle vit au fond de son cœur cette prière, cet abandon.

Vois Seigneur à quel état je suis réduit : *« Moi, je suis un ver, pas un homme. »* Peut-on encore parler d'homme, en effet, quand on est à ce point défiguré, déshumanisé, comme est Jésus sur la croix ? Comment ne pas entendre le cri du Serviteur souffrant d'Isaïe : *« Son aspect défiguré n'avait plus rien d'un homme »* (Is 52,14). Et comme je suis rejeté par toi, ainsi je suis rejeté par les hommes. Les deux choses sont toujours liées pour le Psalmiste, et Marie connaît cette solitude. Si elle se voit abandonnée de Dieu, elle sait ne pouvoir trouver de recours non plus auprès des hommes. Marie vit cette solitude.

« Moqué par les gens, rejeté par le peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi, ils grimacent des lèvres, ils hochent la tête. »

Horreur de tous ces regards posés sur elle, la mère du condamné. Qui aura compassion d'elle ? Rires et ricanements d'une humanité sans cœur et qui ne sait pas qu'à ces moments-là, comme on lit dans l'Evangile : *« les passants l'injuriaient en hochant la tête...Les grands prêtres se gaussaient »* (Mc 15,29-31). Entre tant de dérisions cependant, la plus cruelle de toutes est celle qui atteint Marie dans sa relation amoureuse avec son Dieu. De même qu'un jour où Jésus entendait la foule l'interpeller au cœur de sa conscience filiale : *« Si tu es le Fils de Dieu, qu'Il te sauve, puisqu' il t'aime. »* *« Il s'en est remis au Seigneur, qu'Il le libère, qu'il le sauve puisqu'il est son ami ! »*.

Tel est leur discours. Voilà ce qu'elle entendait de cette foule devenue hostile malgré tant d'amour donné par Jésus lors de sa vie publique. Se pourrait-il que le silence de Dieu signifie le retrait définitif de son amour ? Dieu se montre-t-il encore son Dieu, s'il ne le délivre pas ? Peut-elle l'aimer comme son amie, s'il ne la sauve pas ? Questions affolantes qui traversent son esprit, qui s'insinuent en l'âme de Marie et voudraient détruire jusqu'à ce qui est le sens même de sa vie. Mais non. Il y a entre toi et moi, Seigneur, même si je n'en ressens rien aujourd'hui, tout ce passé d'amour depuis le premier instant de ma vie. Marie ose croire encore : *« Tu m'as trop aimée depuis toujours, pour que je puisse aujourd'hui douter de ton amour »*.

« Avant de te former au ventre de ta mère, je te connaissais ; avant que tu ne sortes de son ventre. » (Jr 1,5). Comment saurais-tu m'abandonner, toi qui dès le

ventre de ma mère me connaissais ? Je sais que c'est à toi que je dois la vie :
« *mon Dieu, c'est toi* », je n'ai pas d'autre origine que toi. Comment pourrais-tu
alors m'abandonner ? Comment ne pas retrouver et accueillir le gémissement
aimant à travers sa souffrance de Jésus en croix « *Mon Dieu, mon Dieu...
pourquoi ?* »

Accueillons ce que Thérèse écrivait dans sa poésie 54 « Pourquoi je t'aime, ô
Marie ! »

« Marie, tu m'apparais au sommet du Calvaire (...)
La maison de Saint Jean devient ton seul asile
C'est le dernier détail que donne l'Évangile
De la Reine des Cieux il ne me parle plus.
Mais son profond silence, ô ma Mère chérie
Ne révèle-t-il pas que *Le Verbe Éternel*
Veut Lui-même chanter les secrets de ta vie
Pour charmer *tes enfants, tous les Elus du Ciel ?* »

*Notre Dame du Saint Cordon, Notre Dame des douleurs, soyez la Mère de toutes
les Mamans souffrantes. Nous vous les confions toutes.*

Saint Cordon. Samedi

Marie au Cénacle.

Acte des Apôtres

Ch. 1, 12-14

Jésus en croix a confié sa mère Marie à Jean, et celui-ci l'a accueillie. Ainsi Marie se retrouve-t-elle au début du livre des Actes des Apôtres avec d'autres disciples, en prière. Et Luc, l'auteur des Actes des Apôtres, nous signalent « *Tous, d'un même cœur, étaient assidus à la prière avec quelques femmes, dont Marie, mère de Jésus...* ».

Dans cette chambre haute, Luc prend soin de nommer ces hommes de Galilée qui quittent le mont des Oliviers après l'Ascension de Jésus, pour rejoindre Jérusalem et se rassembler. Ils sont nommés, « *assidus à la prière avec quelques femmes dont Marie.* ».

Regardons cette scène de Marie en prière au Cénacle avec les apôtres, et interrogeons-nous sur la place de Cénacle au cœur de la Bonne Nouvelle du salut.

Je voudrais - grâce à cet épisode du Cénacle - donner à Marie une place centrale : elle est par excellence **le disciple**.

Elle revisite dans sa prière les rencontres surprenantes de son Fils Jésus en oppositions avec la société religieuse de l'époque, mais surtout cette violence montante des autorités religieuses de faire taire pour toujours Jésus de Nazareth qui s'est présenté comme le Fils de Dieu, le scandale par excellence. La Vierge Marie a de la « *matière* » pour revisiter tous ces événements dans son cœur. Disciple, Marie l'a été tout au long de sa vie de bien des façons.

Souvenons-nous : Marie accueille l'Ange Gabriel, non sans surprise, et elle offre sa disponibilité à Dieu, en manifestant son questionnement sur cette naissance « *sans homme* ». Mais à peine l'Ange l'a-t-elle quittée, habitée par l'Esprit-Saint déposé en elle, Marie part vers cousine Élisabeth et ouvre son cœur. Elle se met à chanter les merveilles de Dieu pour elle et pour les générations futures à proclamer les grandes œuvres accomplies en elle par le Seigneur avec ce chant du Magnificat.

Écoutons notre petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et son poème « *Pourquoi je t'aime, ô Marie* ».

« Tu nous aimes, Marie, comme Jésus nous aime
Et tu consens pour nous à t'éloigner de Lui.
Aimer c'est tout donner et se donner soi-même
Tu voulus le prouver en restant notre appui. »

Frères et Sœurs, comment accueillons-nous cette image de la scène de l'Évangile où Jésus exprime sa vraie parenté : ce sont **ceux qui font la volonté de son Père** qui sont frères ou sœurs ou mère de Jésus. Là est toute la force de ce texte, de cette déclaration de Jésus. Laissons pénétrer en nous ce message, cet appel : ce sont **ceux qui font la volonté de son Père** qui sont frères ou sœurs ou mère de Jésus (Lc 8, 19-21).

Et progressivement va germer dans mon cœur cette assurance que Jésus dessinait le plus beau portrait de sa Mère. Par son OUI le jour de l'Annonciation, et développé tout au long de son existence en accompagnant de près ou de loin Jésus que les foules accaparaient, **Marie devenait alors la 1^{ère} de tous les disciples**. Ce qui pouvait apparaître comme un éloignement du Fils d'avec sa Mère devenait alors le plus beau témoignage de Jésus envers sa Mère. Marie prenait place et devenait la 1^{ère} de cordée de tous celles et ceux qui osaient se mettre à l'école de Jésus, à l'écoute de la Parole de Dieu.

Allons-nous accepter, nous aussi, de devenir la mère, le frère ou la sœur de Jésus en écoutant la Parole de Dieu et en la mettant en pratique ? C'est le projet de Dieu.

Dans cette mention de Marie en prière avec les apôtres et quelques femmes, ne retrouvons-nous pas la femme choisie et appelée par Dieu qui ouvre la voie à celles et ceux qui prient et demandent la descente de l'Esprit-Saint sur eux pour annoncer à leur tour la Bonne Nouvelle du Salut ? Marie ne serait-elle pas en train de récapituler tous ces événements importants de la vie de Jésus en les méditant dans son cœur, avec les apôtres ?

Prière habitée par tous ces éclats de vie. Présence silencieuse de Marie, mais toujours mue par l'Esprit-Saint. Présence silencieuse avec ceux qui seront chargés d'annoncer cette Bonne Nouvelle du salut au lendemain de la Pentecôte, les Apôtres, à qui son Fils à laver les pieds lors du dernier repas. Par ce geste ne préparait-Il pas ces disciples à cette disponibilité ?

« Marie est celle qui, ayant à l'Annonciation reçu et expérimenté le pouvoir de l'Esprit, se met à la Pentecôte à la disposition des disciples pour qu'ils puissent recevoir le même don » (Cantalamessa) et en être les bienheureux témoins... Ne devient-elle pas alors la Mère des Apôtres, la Mère de l'Eglise, comme l'a voulu le dernier Concile Vatican II : « La bienheureuse Vierge Marie (...) fut sur la terre

(...) la vénérable Mère du divin Rédempteur, généreusement associée à son œuvre à un titre absolument unique, humble servante du Seigneur. »⁸

Bientôt au terme de notre neuvaine, n'aurions-nous pas à demander à Notre Dame du Saint Cordon cette grâce **d'être renouvelés dans notre vocation d'apôtre ?**

Aussi j'aimerais vous offrir ce qui est le cœur du message de Thérèse de l'Enfant Jésus. Alors, avec la Vierge MARIE et Thérèse, nous nous mettrons à l'écoute de l'Évangile, d'une écoute renouvelée par cette grâce de ce temps béni que nous vivons grâce à cette neuvaine en la fête de Notre Dame du Saint Cordon.

Être aujourd'hui disciple missionnaire est une tâche à laquelle nous sommes tous appelés. Laissons la parole à Thérèse. Elle nous offre son secret qu'elle appelle « **La petite voie.** », qu'elle est-elle ? Découvrons-la, dans son Manuscrit C. (2 v - 3 r) : « Vous le savez, ma Mère, j'ai toujours désiré d'être une sainte, mais hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints qu'il y a entre eux et moi la même différence qui existe entre une montagne dont le sommet se perd dans les cieux et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants ; au lieu de me décourager, je me suis dit: le Bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables, je puis donc malgré ma petitesse aspirer à la sainteté; me grandir, c'est impossible, je dois me supporter telle que je suis avec toutes mes imperfections, mais je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions, maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier, chez les riches un ascenseur le remplace avantageusement.

Moi je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection. Alors j'ai recherché dans les livres saints l'indication de l'ascenseur, objet de mon désir, et j'ai lu ces mots sortis de la bouche de La Sagesse Éternelle : « Si quelqu'un est tout petit qu'il vienne à moi. » Alors je suis venue devinant que j'avais trouvé ce que je cherchais et voulant savoir, ô mon Dieu ! Ce que vous feriez au tout petit qui répondrait à votre appel j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé : « Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerais, je vous porterai sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux ! » (Is 66,12-13). Ah ! Jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses, ne sont venues réjouir mon âme, l'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite,

⁸ Concile Vatican II « Lumen gentium » C.8 § 61.

que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente et moi je veux chanter vos miséricordes ».

Pour illustrer ce propos de notre sœur carmélite, je voudrais vous proposer **d'entendre deux témoignages** laissés par des personnes rencontrées lors de mon ministère au sanctuaire de Lisieux, dans ces temps d'écoute et d'accompagnement.

I/ Une religieuse âgée de 91 ans me faisait écho de sa longue expérience accordée à des enfants, plus souvent des orphelins. Elle recevait, dans ce que nous appelions alors un orphelinat, des enfants placés pour une durée plus ou moins longue dans son établissement, et souvent lors d'une urgence. Un soir, le juge d'Instruction, lui téléphonait pour lui demander d'accueillir des enfants chez elle, dont l'un des parents avait tué son conjoint, drame de la vie précaire et de l'alcool trop souvent... Elle me partageait que ce qui l'avait aidée toutes ces années, c'était cette force puisée dans les Évangiles, que Jésus a toujours voulu mettre « **debout** » les hommes ou femmes rencontrés. **Aussi avait-elle forgé en elle cette conviction que sa vocation serait, elle aussi, de mettre des humains « debout »**, bien souvent avec de pauvres moyens. Je recevais alors cette conviction comme un appel. **Comment faire de nos rencontres, chers amis, des moments, où celle et celui que nous avons rencontrés de diverses manières, repartent « debout » ?** Dans l'ordinaire de ce qui fait notre existence, ne sommes-nous pas appelés, comme cette religieuse, à mettre « *debout* » ceux que Dieu met sur notre route, quel que soit leur itinéraire ?

II/ L'autre message reçu, me fut donné, là aussi lors d'une rencontre avec un moine chargé de l'accueil dans son abbaye. A l'occasion d'une rencontre fraternelle, nous échangeons, lui et moi, sur l'urgence dans l'Église de mettre des lieux d'accueil et d'écoute. Et nous passons en revue toutes les occasions et les difficultés rencontrées pour accueillir et favoriser un climat d'écoute et de confiance pour celui et celle qui se présentent à nous, les bras chargés de leur histoire. Il eut cette phrase que j'ai gravée dans mon cœur : « **Le malheur de l'autre est toujours une langue étrangère** ». Comment accueillir, permettre une parole libre sans aucune restriction, mais aussi comment respecter l'autre dans son choix et sa responsabilité... Nous sommes tellement habitués à offrir trop souvent et trop vite une réponse, une justification, un besoin d'apporter une solution : « *Le malheur de l'autre est toujours une langue étrangère* ». Son malheur nous échappera toujours, mais nous avons été présents dans son élaboration. Acceptons alors de ne pas trop vite apporter des solutions ou des remèdes. Bien souvent, c'est un espace que nous ouvrons où la personne choisira de se confier, d'être écoutée, d'être aimée.

Ces deux témoignages nous invitent à demander à Marie la grâce de renouveler notre vocation d'apôtre, et cela dès aujourd'hui, avec au fond de notre cœur ces deux attitudes : mettre « debout » et mettre en application cette invitation : « Le malheur de l'autre est toujours une langue étrangère ».

« Marie, la mère de Jésus, retenait fidèlement tous ces événements en son cœur. » Sa prière nous rejoint. Marie en a entendu des demandes, des supplications, des appels à l'aide, mais aussi des mercis, des demandes variées... lors de ces derniers jours, ici même, devant cette image de Marie.

Ce soir, Marie, au Cénacle, nous propose de déposer toutes ces intentions que nous portons, quels que soient leurs noms, et de les murmurer dans la prière à Dieu, en confiance, le cœur assuré que Dieu ne peut oublier ceux qu'Il aime. Mais surtout demandons la grâce d'être renouvelés dans notre vocation de disciple.

Écoutons une fois encore cette belle poésie de notre sœur Thérèse « Pourquoi je t'aime, ô Marie. »

« O Mère bien aimée, malgré ma petitesse
Comme toi je possède en moi le Tout-Puissant
Mais je ne tremble pas en voyant ma faiblesse :
Le trésor de la mère appartient à l'enfant
Et je suis ton enfant, ô ma Mère chérie
Tes vertus, ton amour, ne sont-ils pas à moi ?
Aussi lorsqu'en mon cœur descend la blanche Hostie
Jésus, ton Doux Agneau, croit reposer en toi ! ... »

En entrant au Carmel, Thérèse avait en son cœur cette conviction ; « Aimer Jésus et le faire aimer. ». Cette décision pourrait-elle être aussi la nôtre ?

Marcher avec Marie sur le chemin de la vie...

Deux histoires commencent chacune un Testament, l'Ancien et le Nouveau. Deux femmes sont au cœur de ces récits ; plus exactement un couple, Adam et Eve, et une jeune fille du nom de Marie. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Au cœur de ces deux histoires, c'est un peu de notre humanité qui s'écrit, faite d'acceptations et de refus. « *Où es-tu ?* » demande Dieu qui se promène dans le jardin. Et l'homme et la femme se cachent. Dieu leur a confié cette oasis de la création. Un bel avenir s'ouvrait devant eux et tout s'est écroulé. Pourquoi ? L'homme et la femme ont désobéi. Dans ce paradis, une seule contrainte leur était imposée : ne pas goûter les fruits d'un arbre. Et bien sûr Satan, le Diviseur, est venu entamer la confiance que nos parents avaient tissée avec Dieu. « *Dieu sait que le jour où vous mangerez des fruits de cet arbre, vous serez comme des dieux.* » leur avait-il murmuré. Il n'a pas fallu attendre longtemps pour oublier la recommandation de Dieu diront les pessimistes ! La volonté de puissance qui se révèle tôt ou tard chez l'être humain, sa volonté de dominer, sa supériorité ont germé rapidement. Adam et Eve sont tombés dans le piège que le Malin leur tendait. « *Où es-tu ?* » dit Dieu. « *J'ai eu peur et je me suis caché.* » répond l'homme déchu et maintenant craintif.

Il faut donc attendre le commencement de l'histoire de la Nouvelle Alliance pour découvrir cette jeune fille nommée Marie s'exposant à l'appel de Dieu transmis par son Envoyé, l'archange Gabriel. Pas de peur chez elle. Marie ne se cache pas. Elle accueille, certes non sans s'interroger, mais la porte s'entrouvre sur cette humble demeure de Nazareth, et Marie répond au projet de Dieu transmis par son Envoyé : « *Je suis la servante du Seigneur.* »

Refus d'Adam et d'Eve et accueil de Marie. Fermeture d'un côté et disponibilité de l'autre. Honte de ceux qui ont trahi et joie de la femme de Nazareth : ainsi commencent ces deux histoires, ainsi se présente souvent notre vie... Car au-delà de ce couple Adam et Eve et de Marie, c'est nous qui sommes maintenant les appelés. Nous sommes associés à ces deux appels. Nous sommes en scène. Dieu sollicite une réponse de notre part, la plus libre, la plus vraie possible, la plus joyeuse et sans regret. Il a le désir de nous retrouver pour nous confier une mission. Car trop souvent notre humanité ressemble à ce que la Bible décrit. Dieu

ne cesse de nous chercher, de nous rechercher. Nous préférons nous cacher pour éviter le regard de Dieu. Pourquoi ? Parce que nous aussi nous avons peur, nous sommes peu fiers de ce que nous donnons à voir de notre histoire, de notre humanité, de notre vie de foi. Quant à accepter à collaborer à l'œuvre de Dieu, nous nous sentons si pauvres et démunis, si indignes !

« *J'ai eu peur et je me suis caché.* ». Quand allons-nous quitter ce sentiment de crainte, de peur face à Dieu ? Au cœur de cette invitation à rencontrer Dieu se cache une autre question : de quel Dieu suis-je le croyant ? D'un Dieu qui fait peur ? D'un Dieu gendarme ? D'un Dieu qui punit, corrige ? Mais est-ce bien Dieu révélé par l'Enfant que Marie accepte de porter et qui est Jésus le Sauveur ? Ne nous trompons pas de Dieu. Il est temps de quitter toutes ces fausses images, ces idoles qui traînent toujours au plus lointain de notre conscience et dont nous avons tant de mal à nous débarrasser. Accepterions-nous de nous présenter aujourd'hui, en toute liberté et amour, devant notre Dieu ? Notre histoire humaine a connu des chutes, des ruptures face à tant de promesses exprimées devant Dieu, mais aussi des joies. Peut-être sentons-nous une certaine lassitude face à la vie, à la confiance, à l'amour, à la fidélité. Tant d'événements sont venus bousculer toutes nos prévisions, nos schémas bien tracés, bien programmés. La vie a marqué de son empreinte et peut-être de ses blessures tant de nos certitudes. Qui d'entre nous n'a jamais connu le découragement, la volonté de claquer la porte un jour ou l'autre et de tourner le dos à tout ce qui avait alors pour lui de la valeur ? Qui d'entre nous peut dire n'avoir jamais un jour touché le fond de la désespérance qui s'installe tôt ou tard ? Qui d'entre nous n'a jamais crié lorsque l'épreuve est trop lourde pour ses faibles épaules ? Qui peut dire aujourd'hui n'avoir jamais assumé l'épaisseur de la nuit quand tout ce que l'on tenait pour sûr s'est avéré éphémère, fragile, limité. Ces jours de solitude où rien ni personne ne pouvait comprendre notre pauvreté et l'amer chemin que nous traversions, sans aucune boussole pour nous indiquer la route de l'espérance ?

Mais au plus noir de ce temps, une main se tend, la main de Dieu. Elle s'offre toujours et Marie est présente pour nous aider à la saisir. Ne croyez pas que la vie de la Vierge Marie fut un havre de paix et de bonheur. Femme, épouse, mère, elle a traversé aussi des moments de fragilité, d'impuissance, de questionnements, d'inquiétude et de souffrance. Il suffit de songer à son angoisse ainsi que celle de Joseph lorsque Jésus est resté au temple à l'insu de ses parents. Ou encore la vision terrible de la croix et l'insoutenable regard d'un corps supplicié. Elle a toujours eu au fond de son cœur cette certitude que Dieu ne pouvait pas l'oublier, ni l'effacer de sa mémoire, même si l'obscurité l'enveloppait. Sa foi restait active et aimante.

Aujourd'hui, cet appel de Dieu à l'homme et à la femme blessés par le mensonge du Malin retentit au plus secret de notre existence : « *Où es-tu ?* ». Et déjà une réponse se dessine : elle vient de Dieu lui-même : je serai là où tu seras, dit Dieu. Je serai avec toi au plus noir de tes jours. Je serai près de toi lorsque personne ne te comprendra plus et que tous se retireront les uns après les autres. Je serai avec toi par ma fille, Marie de Nazareth, mère de mon Fils Jésus, mère de l'Église. Je serai avec vous tous les jours : c'est la promesse que mon Fils vous a laissée après sa résurrection, au matin de son Ascension.

Le Concile Vatican II, dans sa Constitution sur l'Église (*Lumen gentium*, Lumière des peuples) l'affirme : « *L'amour maternel de Marie la rend attentive aux frères de son Fils dont le pèlerinage n'est pas achevé, ou qui se trouvent engagés dans les périls et les épreuves, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la patrie bienheureuse.* » (LG 62). Le Christ Jésus, fils de Dieu et fils de Marie a été durant sa vie terrestre cette main tendue à l'humanité, donc à chacun de nous. Loin de se tenir proche des bien-portants, Jésus n'a eu de cesse de rejoindre l'homme blessé par la vie, le non-amour, l'incompréhension, le refus de pardonner, la souffrance quelle que soit son nom. Jésus a pris le risque d'offrir une seconde chance à tout être blessé, ou une 3^{ème} chance et pourquoi pas une 4^{ème} ... ? Il a rejoint l'humanité dans tous les lieux où le péché domine et rend l'homme esclave.

En parallèle avec ce texte de la Genèse où Dieu cherche l'homme, j'aime placer un texte de l'Évangile de St Jean, la résurrection de Lazare : « *Jésus s'écria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! Le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et son visage était enveloppé d'un suaire... Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »* » (Jn 11 43-44)

Pour nous, pour quiconque d'entre nous qui est enfermé dans son tombeau qui isole loin de Dieu et loin des humains, et qui porte aujourd'hui tant de noms : ne plus savoir où est le bien, ne plus comprendre l'autre, son conjoint, ses enfants, croire que tout ce qui avait été sa force devient éphémère... le Christ Sauveur vient nous rejoindre et nous appelle de toute ses forces : « **Viens à la vie !** ». Sors de ton tombeau, du tombeau dans lequel tu t'es laissé enfermer, dans lequel on veut t'enfermer, et viens à la vie, reviens à la vie ! Car en Dieu existe toujours un chemin nouveau de vie. Il n'est pas le Dieu des voies sans issues, mais des chemins de renaissance. Avec Lui, tout peut recommencer. Nous sommes des pécheurs qui ont sans cesse à nous relever et repartir. L'important dans la vie spirituelle n'est pas le nombre de chutes, mais que nous ne restions pas à terre. Dieu ne demande rien de plus. Il ne demande ni de réussir ni même d'aligner un certain nombre de « kilomètres spirituels », Il ne nous demande que de nous relever repartir sans cesse.

Nous sommes aux yeux de Dieu beaucoup plus que ce que nous voulons être. Dieu nous juge sur notre désir, sur notre bonne volonté, à condition qu'elle soit vraie et non simplement un semblant de changement. Il n'est pas facile de repartir sans cesse ! La tentation, c'est le découragement. Mais le péché est précisément de rester à terre, de se coucher dans notre péché, sur le bord du chemin. Il n'est jamais trop tard pour commencer. Quel que soit notre péché, la sainteté est toujours possible puisqu'il est toujours à notre portée de repartir, avec la grâce de Dieu.

Une humble jeune fille a entrouvert la porte de sa maison à Dieu. Mais plus qu'une porte, c'est son cœur que Marie a largement ouvert à la vie de son Dieu. Il est temps aussi pour chacun de nous de quitter toute peur et laisser l'Esprit-Saint de Dieu nous envahir et faire toute chose nouvelle en nous et autour de nous. L'annonciation est la grâce des commencements.

Avec Marie, marchons sur le chemin de la vie en toute confiance. Prenons sa main. Elle ne peut que nous conduire au pays de l'Évangile. Au passage, donnons la main à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et avançons libres et confiants. Laissons l'appel de Marie lancé aux serviteurs à Cana : « *Tout ce qu'il vous dira, faites-le.* » (Jn 2,5) résonner en nous. Là est le cœur de l'Évangile, là se trouve toujours le bonheur en Dieu.